moderne fut moins tolérante à l'égard de nombreux termes qui avaient été largement acceptés et utilisés de façon générique dans l'ancien discours de sagesse de diverses traditions – des termes comme *Dieu*, *prière*, *jeûne* et *prophètes*. Au cours des années 1850, par exemple, George Jacob Holyoake (1817-1906) préconisa le « sécularisme » comme un mouvement social fondant la morale sur la quête humaine du bien-être, sans avoir besoin de croyance en Dieu ni en la vie après la mort. L'ancienne distinction entre sagesse universelle et croyances singulières locales a été remplacée par la distinction moderne entre affirmations « séculières », proches de la « raison pure » de Kant, et affirmations dogmatiques ou métaphysiques, qui ne pouvaient répondre à ce critère.

L'interprétation biblique à l'âge classique

Hans Frei (1922-1988) le souligne : « La théologie moderne naquit en Angleterre, avec le XVIIIe siècle » (Frei, p. 51). L'élément décisif semble avoir été le changement de perception de la « révélation », en rapport avec l'« histoire » et le témoignage des Écritures juives et chrétiennes. Au cours des siècles précédents, les chrétiens avaient exprimé de diverses manières leur conviction : le sens littéral pouvait être perçu lorsque l'interprète s'attachait conjointement à la grammaire du témoignage humain et à son véritable sujet, la révélation divine. La révélation couvrant l'ensemble de l'Écriture chrétienne, Ancien comme Nouveau Testament, pouvait être appelée « Évangile de Jésus-Christ », qui intégrait d'une manière ou d'une autre la révélation antérieure de la Torah (Loi/enseignement) transmise par les Écritures juives. Au cours du XVIIIe siècle, les critiques commencèrent à considérer le témoignage de l'Écriture comme un effort, inspiré ou non, de *représentation* de l'histoire ancienne et de la révélation divine qui était en son sein, en lieu et place de l'ancienne conception selon laquelle le sens littéral des paroles humaines de l'Écriture pouvait réellement *ressembler* à la Parole révélée par Dieu au sein de l'histoire, qui proposait une révélation sur la nature même de l'histoire.

Par conséquent, la quête du sens littéral, au XVIIIe siècle, requérait que soient reconnues les différentes dimensions de représentation qui comportait un texte biblique, y compris ses antécédents, c'est-à-dire ce que les spécialistes identifiaient comme ses « sources » écrites plus anciennes. En accord avec cette perception du texte biblique, l'« histoire » devint une norme extrabiblique découverte par les Lumières, qui attribua logiquement la plus grande valeur au texte « original » de la Bible – au détriment du *Textus receptus* des Bibles des siècles précédents –, aux « sources » les plus anciennes que les spécialistes pouvaient reconstituer à partir de la Bible, et à l'« intention originelle de l'auteur [humain] », par opposition aux ajouts « inauthentiques » appelés « gloses », « interpolations » secondaires, et autres omissions et manipulations des sour-

ces par des rédacteurs et copistes anciens. Ensuite, les reconstitutions des sources ou des textes originels, de l'histoire et de la révélation originelles, vinrent compléter ou contrôler les capacités de l'Écriture à les représenter, voire rivaliser avec elles.

Cette prise de conscience des niveaux de représentation d'un texte de l'Écriture fut rendue moins menaçante par l'hypothèse, maintenue jusque dans la modernité tardive, selon laquelle un spécialiste pouvait valablement appeler « tradition biblique » toutes les reconstitutions de textes et d'histoire « originels ». Ainsi, les paroles originelles d'un prophète de l'Ancien Testament, les paroles attribuées au Jésus historique, ou les lettres authentiques de l'apôtre Paul étaient « bibliques », et l'« histoire biblique » comprenait tout ce qui s'était réellement produit dans les temps anciens, qui apparaissait implicitement dans les représentations, même si cela n'était accessible que par l'intermédiaire d'une reconstitution éclairée des événements. En d'autres termes, l'idée selon laquelle les textes et traditions reconstitués à partir de la Bible étaient généralement « prébibliques » et ne devenaient bibliques qu'en intégrant le contexte canonique du judaïsme ou du christianisme ne fut pas acceptée dans une large mesure avant la fin du XXe siècle.

Les chrétiens avaient traditionnellement considéré que Jésus, en tant que Messie, avait littéralement accompli les prophéties de l'Ancien Testament. Cette tradition séculaire devait maintenant être réexaminée avec une nouvelle acuité historique et empirique. Tout en défendant les anciennes positions confessionnelles, William Whiston (1667-1752) dût admettre que la plupart des citations vétérotestamentaires du Nouveau Testament dépassaient le sens littéral lorsqu'elles faisaient état des prophéties accomplies en Jésus-Christ. Il tenta de manière discutable de résoudre le problème en rejetant la responsabilité de ces divergences sur les Juifs qui, spéculait-il, avaient corrigé les textes « originaux » de l'Ancien Testament dans le but de discréditer ce qui avait été autrefois une interprétation chrétienne littérale fructueuse. Pour Whiston, les nouvelles techniques de critique textuelle pouvaient permettre de retrouver le texte original de l'Ancien Testament sur lequel s'appuyaient littéralement les auteurs du Nouveau Testament.

Aussi antisémites que paraissent aujourd'hui les tentatives de Whiston, elles illustrent bien les convictions de son temps : les nouvelles perceptions historiques du moment pouvaient soulever des problèmes auxquels de nouvelles techniques pouvaient apporter des explications convaincantes. De son temps, sa solution fut donc entièrement au goût du jour, puisqu'elle s'appuyait sur les techniques récentes de la critique textuelle, dont Johannes Albrecht *Bengel (1687-1752) fut le pionnier au cours des premières décennies du XVIIIe siècle. La critique textuelle pouvait permettre d'améliorer les résultats de la toute nouvelle critique historique, justement parce que la plupart des critiques – his-

toriques et textuels – s'accordaient pour reconnaître que les données textuelles scripturaires les plus anciennes étaient toujours les meilleures, une position qui ne fut sérieusement mise en question qu'assez tard dans l'époque moderne.

En 1724, Anthony Collins (1676-1729), déiste et ami de John Locke, publia un traité qui fut largement diffusé – *A Discourse of the Grounds and Reasons of the Christian Religion* – utilisant la proposition de Whiston comme faire-valoir. Tout en se moquant des suggestions de Whiston, pour qui les Juifs avaient corrigé le texte, il s'empara d'un autre aspect de ses conclusions : le Nouveau Testament dépendait invariablement d'interprétations non littérales de l'Ancien Testament lorsqu'il invoquait des accomplissements messianiques. Dans une publication ultérieure (1727), Collins concluait que les auteurs du Nouveau Testament avaient fait usage des mêmes règles midrashiques d'interprétation non littérale que les rabbis juifs de leur temps.

Un nouveau problème apparut alors en rapport avec la question du sens littéral de l'Écriture. Si les auteurs du Nouveau Testament dépendaient d'interprétations non littérales, alors leurs techniques interprétatives contredisaient la norme chrétienne classique du « sens littéral », supposée servir d'unique fondement aux raisonnements doctrinaux; ils n'étaient donc plus en mesure d'avancer d'argument historique contraignant en faveur de l'accomplissement prophétique. Le sens littéral semblait donc ignoré comme norme d'interprétation théologique au sein même de l'Écriture par les plus anciens interprètes chrétiens de l'Ancien Testament.

Collins trouva dans la typologie une cible plus facile encore que l'interprétation non littérale, malgré la longue tradition d'interprètes chrétiens qui en avaient défendu l'usage – distinct de l'allégorie et de l'interprétation spirituelle – dans le cadre du sens littéral. Au cours de la seconde moitié du XVIIe siècle, lorsque les interprètes commencèrent à s'intéresser prioritairement à la capacité de la Bible à représenter l'histoire passée, la typologie dut être réévaluée sur la base de l'idée selon laquelle les descriptions du texte biblique représentaient des personnages, des événements et des choses du passé. La typologie prêtait attention à la *forme* ou au *type* de certains personnages, événements et choses du passé, révélatrice d'un archétype qui, selon le modèle de la prophétie annonçant des phénomènes, pouvait être pleinement achevé ou accompli dans des personnages, des événements ou des choses ultérieurs. David était ainsi un type du Christ, et Israël un type de l'Église. L'avalanche des interprétations typologiques vers la fin du XVIIe siècle poussa jusqu'à l'extrême cette stratégie, causant ainsi son effondrement sous le poids d'un excès manifeste. Si le texte biblique a d'abord pour fonction de *représenter* les événements, qu'il le fasse avec exactitude ou non, alors l'ancienne logique de la typologie n'a plus guère sa place. Elle considérait en effet la Bible comme un témoignage inspiré,

destiné à faire connaître littéralement le potentiel et l'espérance prophétiques qui étaient associés à la forme de personnages, d'événements et de choses du passé.

Ce que je veux dire, c'est que les arguments invoqués en faveur de l'usage de la typologie dans le cadre du sens littéral ne paraissaient plus aussi convaincants aux yeux des interprètes du XVIIIe siècle qu'ils l'avaient paru à leurs prédécesseurs. Le rôle de la typologie au sein du sens littéral paraissait plus difficile à justifier que jamais, en particulier après les excès dont il avait fait l'objet vers la fin du XVIIe siècle.

De plusieurs directions surgissaient des questions supplémentaires concernant la rationalité et la vraisemblance de l'idée même de révélation. Ces questions se trouvaient renforcées par une perception nouvelle de la présence de contradictions historiques insolubles dans la Bible, à côté de descriptions extraordinaires d'événements (comme par exemple le déluge) et d'affirmations quasi scientifiques incompatibles avec la physique newtonienne désormais dominante et avec l'astronomie de Copernic, Galilée et Kepler. Les chrétiens qui invoquaient l'Écriture pour affirmer que Dieu n'avait cessé d'intervenir dans les affaires humaines pour y révéler des idées et y accomplir « des miracles » s'opposaient maintenant aux érudits qui cherchaient des explications plausibles et naturelles à ce qui avait autrefois paru extraordinaire. Même lorsque cette position s'unissait à une sensibilité romantique pour la proximité de la présence de Dieu dans la nature et dans l'histoire, les spécialistes continuèrent à contester l'approche juive et chrétienne classique d'une révélation spéciale de Dieu dans l'histoire et à un groupe particulier d'êtres humains. C'est pourquoi la raison pratique de Kant prenait en compte toutes les religions, tout en jetant le doute sur les particularités historiques de la foi juive et chrétienne.

En Allemagne, Gotthold Ephraïm Lessing (1729-1781) entreprit de 1774 à 1778 la publication des *Fragments de Wolfenbüttel*, portant à la connaissance du public les réflexions posthumes de Hermann Samuel *Reimarus (1694-1768), professeur réputé d'hébreu et de langues orientales à Hambourg de 1744 à 1767. Reimarus semblait être en mesure de prouver par la critique historique que les auteurs bibliques étaient des imposteurs, qui n'avaient pas hésité à fabriquer des détails historiques. Il identifiait négativement le sens littéral de la Bible à la « lettre » plutôt qu'à l'« esprit ». Il prétendait que la foi chrétienne reposait sur la « vérité intérieure » de la Bible, plutôt que sur l'inutile surplus de ses représentations externes. La règle de foi des siècles passés supposait une précompréhension de l'Évangile que tout lecteur apporte à sa lecture de l'Écriture; elle commençait à être remplacée maintenant par une vérité « intérieure » discernée soit par l'esprit soit par la seule raison.

Publié par Lessing, Reimarus joua un rôle majeur dans l'*Aufklarüng* (les Lumières) d'Europe centrale (le mouvement trouve son équivalent dans le déisme anglais). Il rejetait les miracles et défendait une morale humanitariste, s'appuyant sur la raison plutôt que sur une prétendue révélation spéciale. Lessing apporta également sa propre contribution à la critique du Nouveau Testament, posant les fondements des positions ultérieures du protestantisme libéral qui domina les universités allemandes du XIXe siècle.

D'autres théologiens, comme Johann Salomo *Semler (1725-1791), encouragèrent ouvertement l'usage de la critique historique, en dépit des conceptions non orthodoxes de l'histoire qu'elle inspirait, tout en exigeant des théologiens l'affirmation des confessions chrétiennes classiques, en particulier lorsqu'elles dévoilaient des vérités religieuses et morales universelles. Semler présupposait le développement d'une conscience morale qui aurait culminé avec les idées chrétiennes. Il invitait les théologiens à réévaluer l'inspiration, le contenu et la valeur de chacun des livres bibliques selon « leur propre représentation de vérités bien meilleures » (Frei, p. 331, n. 6). Les critiques de Luther à l'encontre de l'épître de Jacques sur la base de la règle de foi, autorisaient ces « néologiens » modernes – c'est ainsi qu'on les appelait au XVIIIe siècle – à évaluer tous les livres bibliques selon le critère de la fidélité à un consensus chrétien portant sur des idées universelles. Semler, qui s'appuyait sur une vérité externe, fut le précurseur d'un ensemble d'autres érudits qui se sont rangés à une double loyauté, pratiquant le scepticisme historique dans leurs commentaires académiques, tout en adhérant à des positions confessionnelles pieuses et conventionnelles dans leur théologie et dans leur prédication.

Notant le caractère obscur des déclarations de Semler sur l'inspiration et la révélation dans l'Écriture, Johann Gottfried *Eichhorn (1752-1827) tenta d'évaluer plus précisément la façon dont les traditions bibliques avaient reçu un pouvoir de révélation croissant au fil du temps. Le Nouveau Testament devait être reconnu comme la norme et le guide essentiels permettant d'accéder aux vérités par lesquelles pouvaient être évaluées les traditions bibliques. L'étude détaillée des trois premiers chapitres de la Genèse, proposée par Eichhorn et publiée en 1779, bénéficia d'une élaboration plus ample grâce aux introductions détaillées de Johannes Gabler (1753-1826) aux autres parties de la Bible, en 1790-1793. Pour ses commentaires du Nouveau Testament, Gabler s'appuya fortement sur l'impressionnante synthèse de Johann David *Michaelis (1717-1791), publiée en 1788. L'œuvre en cinq volumes d'Eichhorn et de Gabler qui en résulta fut utilisée comme introduction au meilleur de la critique historique; elle servit aussi de support à la montée en puissance de la critique historique dans les institutions américaines au milieu du XIXe siècle. Si les tenants stricts du surnaturel purent se sentir offensés par

le fait que l'ouvrage admettait la présence de divergences historiques dans la Bible, les piétistes ne se sentirent menacés que par la présence de désaccords sans solution dans les enseignements bibliques, en particulier dans les évangiles synoptiques.

Quelques théologiens répondirent de manière beaucoup plus agressive en adoptant diverses positions « surnaturalistes ». Sigmund Jacob Baumgarten (1686-1760) devint professeur à Halle, où il défendit l'Écriture en luthérien confessant, de manière très élaborée. Il affirma l'inspiration de l'Écriture, persuadé que la Parole révélée de Dieu ne pouvait logiquement être séparée de sa représentation authentique de l'histoire du salut. Puisque la Bible dévoilait une révélation qui dépassait celle de la nature et de l'histoire, Baumgarten considérait que la révélation biblique ne pouvait jamais entrer en conflit ni avec la raison ni avec l'apport de la physique, des sciences naturelles ou de l'astronomie. Il défendit une variante de l'ancienne approche du sens littéral, sans rejeter les autres sens historiques perçus par la nouvelle critique. Sa position laissait le champ à la « théologie biblique », c'est-à-dire les efforts des biblistes pour étudier sous différents angles les textes bibliques clés qui fournissaient la révélation de base sur laquelle s'appuyait la doctrine de l'Église.

Baumgarten dépendait fortement des idées herméneutiques de Christian Wolff (1679-1754) qui, dans le nouveau climat du XVIIIe siècle, défendit l'ancienne idée selon laquelle un concept ou un texte était la « représentation d'un sujet ». En insistant sur la réalité ontologique – et pas seulement historique – du sujet, Wolff défendait une théorie du « sens comme référence », correspondant à une réalité possible, au lieu de traiter la référence comme un simple intermédiaire entre les mots d'un texte et leur sens, prenant la forme d'idées, de personnages ou d'événements extérieurs au texte, présents ailleurs dans le monde. Wolff suggéra de distinguer la clarification des mots (*Worterklärung*) de la clarification du sujet (*Sacherklärung*), tout en s'efforçant de ne pas rompre la nécessaire relation entre les deux. Sa proposition devint un trait commun à de nombreuses entreprises herméneutiques ultérieures.

Johann August *Ernesti (1707-1781) mérite probablement d'être cité comme celui qui contribua le plus à la reformulation des règles herméneutiques classiques en vue de la clarification des textes, de la définition de pratiques d'interprétation indépendantes de l'application du texte biblique à la vie présente. De même, Gottlob Wilhelm Meyer (1768-1816) publia une étude en cinq volumes de l'histoire de l'interprétation biblique, se concentrant sur les règles qui convenaient le mieux à l'analyse des textes bibliques. Il se joignit aux efforts d'Ernesti pour distinguer la clarification du texte de son application théologique. En réexaminant les règles susceptibles de gouverner le sens littéral de l'Écriture, et en distinguant l'explication de l'application, Meyer et

Table des matières

Préface à l'édition française 7
Abréviations utilisées 9
Liste des auteurs 11

L'interprétation de la Bible aux XVIII^e^ et XIX^e^ siècles 13

Barnes, Albert (1798-1870) 41
Baur, Ferdinand Christian (1792-1860) 46
Bengel, Johann Albrecht (1687-1752) 52
Briggs, Charles Augustus (1841-1913) 57
De Wette, Wilhelm Martin Leberecht (1780-1849) 63
Driver, Samuel Rolles (1846-1914) 67
Edwards, Jonathan (1703-1758) 76
Eichhorn, Johann Gottfried (1752-1827) 81
Ernesti, Johann August (1707-1781) 85
Griesbach, Johann Jakob (1745-1812) 89
Hodge, Charles (1797-1878) 96
Hofmann, Johann Christian Konrad von (1810-1877) 102
Kierkegaard, Søren Aabye (1813-1855) 108
Lightfoot, Joseph Barber (1828-1889) 116
Meyer, Heinrich August Wilhelm (1800-1873) 121
Michaelis, Johann David (1717-1791) 124
Reimarus, Hermann Samuel (1694-1768) 129
Schleiermacher, Friedrich Daniel Ernst (1768-1834) 133
Semler, Johann Salomo (1725-1791) 141
Smith, William Robertson (1846-1894) 146
Strauss, David Friedrich (1808-1874) 151

Stuart, Moses (1780-1852) 157
Tholuck, Friedrich August Gottreu (1799-1877) 163
Wellhausen, Julius (1844-1918) 168
Wesley, John (1703-1791) 174
Westcott, Brooke Foss (1825-1901) 179
Hort, Fenton John Anthony (1828-1892) 179
Wrede, William (1859-1906) 187
Zahn, Theodor (1838-1933) 192